

Corrigé DM3 plan de dissertation

Introduction possible :

Dans le livre IV de ses *Géorgiques*, Virgile évoque la communauté laborieuse des abeilles et suggère qu'elle symbolise l'organisation politique idéale, chacune remplissant une fonction attitrée, utile à l'ensemble de ses congénères. Cependant, il remarque également qu'elles sont remplacées lorsqu'elles meurent sans que quiconque s'en attriste ou s'en préoccupe car elles ne sont que de bons petits soldats, sans identité ni originalité, interchangeables. C'est justement contre cette uniformisation que Sigmund Freud semble nous mettre en garde dans *Malaise dans la civilisation* lorsqu'il déclare : "Il ne paraît pas qu'on puisse amener l'homme par quelque moyen que ce soit à troquer sa nature contre celle d'un termite ; il sera toujours enclin à défendre son droit à la liberté contre la volonté de la masse." La négation du verbe modalisateur et, indirectement, du verbe pouvoir ainsi que le complément circonstanciel de moyen rendent absolue l'impossibilité que l'homme abandonne sa quintessence, son identité d'être humain au profit de celle d'un animal docile, n'existant que par son rôle dans la termitière, confondu avec ses semblables comme les abeilles de Virgile. Cet attachement de l'homme à "sa nature" est explicité par la fin de la phrase où le futur de certitude et le temporel "il sera toujours enclin " confirment l'incapacité viscérale de l'homme à abdiquer son autonomie, sa "liberté individuelle ", intrinsèque. Avec le verbe "défendre " se dessine même la résistance obligatoire et naturelle de l'homme contre la communauté dont la dimension coercitive et uniformisante est soulignée par le terme péjoratif "la masse" évoquant un groupe compact, anonyme et contraignant. Alors, l'individu, absolument désireux de conserver son autonomie et son individualité, est-il toujours en guerre contre la communauté qu'il perçoit négativement comme une force uniformisante, qui met en péril son originalité et sa quintessence d'être humain ? C'est effectivement le cas. Cependant, l'homme n'a pas toujours la force de lutter contre la communauté ou même, il accepte un consensus pour qu'elle existe et lui permette de rester conforme à lui-même. Or, la communauté ne peut se réduire à une "masse" qui risque d'écraser l'individu car ce dernier en est partie prenante.

Conclusion possible :

Le sentiment de Freud se justifie donc : naturellement, l'homme se bat pour conserver sa spécificité et son humanité contre les velléités communautaires de le dénaturer et de le priver de liberté en l'assujettissant à la pensée et aux usages communs. Mais leur relation est beaucoup plus complexe car l'homme peut capituler devant la masse d'autant que sa nature, son côté "termite", l'incite à vivre avec autrui si bien qu'il peut en arriver à considérer que la communauté lui offre les conditions optimales pour vivre libre et conforme à lui-même. Aussi la formulation, péjorative, de Freud mérite-t-elle d'être dépassée : la communauté n'est pas que cette force écrasante dangereuse pour l'individu puisqu'il en fait partie et contribue à sa vitalité et à son évolution. Les hommes se battent alors pour que survive et s'épanouisse la communauté idéale qu'ils choisissent et construisent afin qu'elle leur donne les moyens d'être pleinement eux-mêmes. C'est sans doute cette communauté-là qui leur tient le plus à cœur parce que c'est celle qui, d'après Socrate, met en place les conditions du bonheur. Or, est-on obligatoirement heureux quand on vit conforme à soi-même ?